

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

AVANT-PROPOS

Nous avons posé, dans la préface de notre premier volume, les principes d'une exégèse scientifique du Coran obéissant aux lois de la méthode historique et critique, depuis longtemps en usage dans l'étude de la Bible¹.

Cette méthode a aussitôt prouvé sa fécondité en révélant dans la sourate I une prière juive, puis en fournissant la clef des trois premières lettres de la sourate II. Le sigle mystérieux ALM dont le sens demeurait fermé depuis treize siècles à tous les commentateurs, annonçait un thème que pas un seul verset de cette sourate, la plus longue du Coran, ne manquerait ensuite d'illustrer: celui des «délivrances» dont surabonde la richesse de l'unique plan salvifique du Dieu de la Bible à travers l'histoire.

Ce sigle figure de nouveau en tête de la sourate III, et vaut pour les sourates IV, V et VI qui ne sont pas introduites par un autre sigle, et ne sont séparées que par la basmala. Ces quatre sourates prennent donc la suite de la sourate II, illustrant le même thème, sous le même titre: «Dieu des délivrances» (2).

Le second volume de notre traduction recouvre ainsi le «tome II» de l'auteur du Coran lui-même. L'abondance des commentaires nous a cependant obligé à le diviser en deux parties:

1° Les actes d'un «retour» (sourate III), objet du présent volume.

2° Les institutions d'un «retour» (sourates IV, V, VI). Cette seconde partie fera l'objet de notre troisième volume.

(1) *Le Coran. Traduction et commentaire systématique*, 1988, tome I, p. VII-XXXVI. On trouvera, à la suite de cette préface, l'explication de notre système de transcription des alphabets hébreu et arabe, ainsi que le tableau des abréviations des livres de la Bible, du Talmud et du Midrash. On trouvera en fin de volume la bibliographie des sources et la table des sigles.

*vous ai d'abord murmuré un signe venu de votre Maître. Moi, Jn 2 11
je façonnerai pour vous, d'argile, "comme" l'être de la tour- - Lc 3 22*

«l'Écriture et la Sagesse et la Torah et l'Évangile et un oracle», 'al-kitâba wa-l-ḥikmata wa-t-tawrâta wa-l-'injîla wa-rasûlan.

Masson traduit: «Et le voilà prophète envoyé aux fils d'Israël». Mais l'expression «prophète envoyé» traduit un seul mot: *rasûlan*. En outre l'expression «le voilà» n'est pas dans le texte.

Blachère avoue la vraie raison de ces incompréhensions lorsqu'il écrit: «De toute manière, le développement est indépendant de ce qui précède, comme le prouve le fait que c'est Jésus même qui parle.» Tout tient donc à l'interprétation du mot *rasûlan*, rattaché, nonobstant les affirmations contraires de Blachère, à «ce qui précède» par un «lien grammatical» aussi fort que la conjonction de coordination *wa*. Précisément, ce terme annonce «un oracle pour les enfants d'Israël», enseigné par Dieu à Jésus avec «l'Écriture et la Sagesse et la Torah et l'Évangile». Quoi d'étonnant à ce que l'auteur le mette dans la bouche de Jésus? Annoncé à Marie par les anges, il leur succède tout naturellement en prenant la parole à son tour.

«les enfants d'Israël»: à qui Jésus lui-même se disait envoyé «d'abord» (Mc 7 27; cf. Mt 15 24).

«Moi», 'anni. Omis par Blachère et Masson. Jésus prend la parole, avec une emphase imitée de celle qui insinue sa divinité dans le quatrième Évangile: «*Egô eimi*» (Jn 6 35; 8 24). Il parle comme Dieu (II 30), au moment où il va imiter son action créatrice.

«un signe», 'âyatî: celui des «tourterelles» animées par Jésus soufflant sur la tourterelle d'argile, comme Yahweh avait soufflé sur l'homme qu'il avait modelé «avec la glaise du sol» (Gn 2 7).

«argile», tîn. Araméen tîn, «glaise» (Dn 2 41).

«comme l'être», kahay'ati. Hébreu hâyâh, «être», verbe substantif, préfixé de la préposition *k*, «comme». Et voilà comment on explique la manifestation de l'Esprit-Saint «sous une forme corporelle, comme une colombe» (Lc 3 22) dans la scène évangélique du Baptême de Jésus! «Comme une colombe», la tournure est commune aux quatre évangélistes (Mc 1 10 et parallèles). Mais c'est saint Luc que l'auteur imite de plus près.

«Je soufflerai», 'anfuḥu. Hébreu nâphaḥ, «souffler» comme Yahweh dans les narines de l'homme qu'il avait modelé (Gn 2 7). Mais la précision ultime: «le Dieu exauçant» écarte toute interprétation du trait tendant à diviniser Jésus. Sous-entendu: «non par ma propre puissance».

«des tourterelles», tayran, une seule, comme dans la scène évangélique, ou une volée, comme dans les apocryphes du Nouveau Testament? Ces derniers racontent en effet un semblable prodige, par exemple Pseudo-

PÈLERINAGE

⁹⁶ *Oui, la première Maison qui a donné la vie aux hommes*

de cette sorte, n'étant ni juif, ni nazôréen (II 140) mais « parfait », *muslim*.

« elle n'était pas d'un emmêlé », litt. : « et il ne se trouva pas parmi les emmêlés », *wa-mâ kâna mina l-mušrikîna* (II 96 + ; cf. II 135). Cette fois, le terme qualifie aussi bien les juifs avec leur Torah (supra, III 93), que les nazôréens dont on va maintenant parler.

PÈLERINAGE

96. « Maison », *bayt*. Blachère traduit par « temple » à juste titre (cf. II 125 +), puis il glose : « *baytin* "temple" = la Kaaba.¹ » Mais il ne fournit aucune justification en faveur d'une telle identification de la « Maison », *bayt*, ici mentionnée, avec l'édifice situé actuellement dans la cour de la grande mosquée de La Mekke, appelé *ka'ba*. Et pour cause : « En dehors des traditions musulmanes », dont nous avons démontré le caractère légendaire², « l'on ne sait presque rien sur le passé de la Ka'ba », avoue Wensinck³. Il devrait écrire : « L'on ne sait rien », puisqu'il ajoute aussitôt : « Seule la mention de La Mekke par le géographe Ptolémée, sous le nom de Macoraba (*Géographie*, VI, 7), laisse supposer qu'au II^e siècle la Ka'ba existait déjà. » Glaser, en effet, croit deviner sous ce mot une transposition du *mikrab*, « temple », sud-arabique ou éthiopien. Pure « supposition » que ne soutient aucune source positive.

D'ailleurs, en admettant même qu'elle existât dès cette haute antiquité, comment identifier la problématique Ka'ba, « temple » d'une non moins problématique « Mekke » ou « Macoraba », avec la « Maison », *bayt*, dont la sourate II attribue la fondation à Abraham (II 125), conformément à une constante tradition juive plaçant la construction de « la Maison, *beït*, de Yahweh à Jérusalem, sur le mont Moriyya » (2 Ch 3 1), lieu du sacrifice d'Isaac (Gn 22 2) ? La « Maison », *bayt*, ici comme dans la sourate II, ne peut désigner que le Temple de Jérusalem.

« qui a donné la vie », *wuđi'a*. L'auteur a utilisé ce verbe pour la mise au monde, par « la femme de Amram », de sa fille Marie (supra, III 36 +). Blachère traduit : « qui ait été fondé », après avoir traduit la première fois par « mettre bas ».

« Bakka », *bakkata*. Seul emploi dans le Coran. Blachère glose : « *Bakka*. Autre forme de *Makka* = la Mekke.⁴ »

Il faudrait donc modifier le nom de « Bakka » pour lire « Makka » et découvrir ici une allusion à « La Mekke », lieu de pèlerinage actuel des

(1) *Le Coran*, t. III, p. 881, n. 90. — (2) Notre tome I, p. VIII-XV. — (3) Révisé par Jomier, EI, tome IV, article KA'BA, p. 332. — (4) *Le Coran*, t. III, p. 881, n. 90.

la Terre et voyez quel fut le profit de ceux qui crièrent au mensonge!

II 2 ¹³⁸ *Voici une intelligence pour les gens, une Voie et un conseil*

MI 26 41 *pour les prédestinés: ¹³⁹ Ne prenez pas de repos afin de ne pas*

III 61, 64 *périr et c'est vous qui "monterez" si vous êtes fidèles.*

MI 27 33; Jn 19 17 ¹⁴⁰ *Si un calvaire vous frappe, jadis un calvaire semblable*

car l'explication est intelligible. Mais elle est entièrement arbitraire.

Hébreu *šânâh*, « répéter » pour apprendre par cœur une tradition rabbinique orale. De ce verbe dérive le substantif *mišnah*, désignant l'ensemble de ces traditions développées au cours des deux premiers siècles de notre ère. L'auteur évoque cet enseignement traditionnel qui « fut méprisé » selon lui. Par qui? sinon par les chrétiens? Déjà, il a présenté son propre enseignement comme une « répétition », *mutašânihât*, de cette sorte (supra, v. 7 +).

« Parcourez », *fasîrû*. Hébreu rabbinique *šeyâyârâ'*, « caravane ».

« la Terre », *'al-'arđi*. La Terre sainte (II 11 +), dévastée par la guerre des Perses (610-614; cf. II 62 +, 85 +, 89-91).

« le profit », *'âqibatu*. Hébreu *'êqêb*, « fin, suite d'une chose, récompense d'une action » (Ps 19 12).

138. « Voici », *hâdâ*, désigne ce qui précède, explicité par ce qui suit.

« une intelligence », *bayânun*. Hébreu *binâh*, « intelligence, jugement, connaissance ». L'histoire des échecs des chrétiens à Jérusalem, vaincus par les Perses en 614, est source de jugement et d'intelligence pour les « prédestinés », les « parfaits », qui « monteront » demain victorieusement à Jérusalem (infra, v. 139).

139. « Ne prenez pas de repos », litt. : « ne restez pas tranquilles », *lâ tahinû* (supra, v. 104 +).

« afin de ne pas périr », litt. : « et ne périssez pas », *wa-lâ-tahzanû* (II 38 +).

« et c'est vous qui "monterez" », *wa-'antumû l-'a'lawna*. Hébreu *'âlâh*, « monter », particulièrement vers le pays de Juda: à partir d'Égypte (Gn 13 1; 44 24; Ex 1 10), d'Aram et de Samarie (Is 7 1, 6), d'Assyrie (Is 36 1, 10), de Babylone (Esd 2 1; Ne 7 6) et de tout autre lieu de la terre (Za 14 16-17). Les enfants d'Ismaël, les « parfaits », les « fidèles » réussiront là où les chrétiens ont échoué.

140. « un calvaire », litt. : « une calvitie », *qarḥun*. Hébreu biblique *qârah*, « raser, rendre chauve ». Les rabbins jouent sur le nom de Coré, *qorah*, qui a, disent-ils, créé un « vide », *qorḥah*, en Israël le jour où la terre engloutit tous ses gens¹. Le substantif *qorḥah* prend alors le

(1) b Sanh 109 b. Cf. Nb 16.

L'ÉCHEC D'UN « RETOUR »

première, pure « parole », *'amran*, décidée par Dieu, donc virginale conformément au vœu de Marie¹. On en vient à se demander si cette « parole » s'est vraiment faite « chair ».

Toute la vie publique est ensuite « annoncée » elle aussi, par Jésus lui-même, en un seul verset, comme une suite de miracles à venir, obtenus non pas par sa propre puissance, mais « Dieu exauçant », *bi-'idni llâhi*².

Le premier consistera à donner vie à un modelage de tourterelle en argile. Cette légende puérile inventée par les auteurs d'évangiles apocryphes, est marquée ici au coin de la sobriété et de la dignité propre à l'auteur du Coran, laissant deviner une intention précise et manifestement réductrice : interpréter la manifestation d'une colombe descendue du ciel sur Jésus, après son baptême, comme un miracle de sa puissance thaumaturgique, égale à celle d'Abraham³, mais non pas supérieure, et évacuer par-là la divinité du Saint-Esprit en même temps que celle du « Christ-Jésus », *'al-masiḥu 'isâ*.

Passion-Résurrection

Soudain, les verbes passent à l'accompli, quittant le temps futur, l'inaccompli des « annonces du mystère », *'anbâ'i l-ğaybi*⁴. Le style en prend un tour plus dramatique pour narrer « le reniement », *'al-kufra*, de « ceux qui suivaient », *'al-ḥawâriyyûna*, Jésus.

« Nous sommes les Nazôréens du Dieu », *naḥnu 'anşâru llâhi*, affirmèrent-ils, se déclarant « parfaits », *muslimûn*, et en prenant Jésus à témoin⁵. Et cependant ils le « livrèrent », *makarû*⁶. Ainsi, les disciples de Jésus le « livrèrent » en dépit de leur profession d'*islâm*. Toujours les « nazôréens » trahirent l'*islâm*. Telle est la leçon de l'histoire de Jésus « livré », « victime » des siens.

L'auteur revient au futur, à l'inaccompli, pour annoncer, sous forme d'oracle divin, le « relèvement » de Jésus au « jour de la résurrection » et du « jugement » à venir⁷. Nulle mention n'est faite, en cette sourate, d'une résurrection personnelle, historique, de Jésus, et pour cause ! puisque « la ressemblance de Jésus, aux yeux du Dieu, est comme la ressemblance d'Adam »⁸. Jésus n'est ni plus, ni moins qu'un « rejeton » de la race d'Israël, *min turâbin*⁹, mais créé, de par sa conception et sa naissance¹⁰, « à la ressemblance d'Adam », *kamaṭali 'adama*, que Dieu façonna à partir de l'argile : « Puis il lui a dit : "Sois !" et il était.¹¹ »

(1) III 47. — (2) III 49. — (3) II 260. — (4) III 44. — (5) III 52. — (6) III 54.
(7) III 55. — (8) III 59. — (9) Ibid. ; cf. II 264. — (10) III 47. — (11) III 59.

CHAPITRE IV: PARÈNESE.

Ce chapitre développe les œuvres de cette « perfection » nouvelle et ancienne.

La première est d'atteindre à « la pureté », *'al-birra*, par un renoncement consenti de bon gré. Car la « perfection » primitive, antérieure à la Torah, ne formulait aucun interdit: « Toute nourriture était permise »¹.

Pèlerinage à la Maison de Bakka

L'œuvre excellente à laquelle conduit la pure adhésion à « la parole d'Abraham », *millata 'ibrâhim*², est le « pèlerinage à la Maison », *hijju l-bayti*. Cette « Maison » porte le nom de « Bakka », parce que l'on y « pleure » sur les ruines du Temple de Jérusalem³. On l'appelle aussi « Lieu d'Abraham », *maqâmu 'ibrâhîma*, en raison d'une tradition immémoriale qui place la construction de ce Temple sur le mont Moriyya, le lieu même du sacrifice d'Isaac⁴.

C'est pourquoi cette « Maison de Bakka » est en « bénédiction », *mubârakan*, à jamais. Et la « Voie » qui y conduit s'identifie au « sentier », *sabil*, qui ramène à Dieu « quiconque s'est égaré », *mani statâ'a*, encore aujourd'hui et « à jamais », *li-l-'âlamîna*. La « parole d'Abraham » qui le garantit est parole de « païen », *hanîfan*, sans doute⁵, puisque Abraham n'était ni juif, ni nazôréen⁶. Mais précisément, Abraham n'était pas « parmi les emmêlés », *mina l-mušrikîna*⁷.

Par ce terme, l'auteur stigmatise 1° les juifs qui négligent ce « pèlerinage » depuis des siècles, mais Dieu est « témoin » contre eux⁸; 2° les chrétiens qui veulent l'interdire au nom de l'« Évangile », désigné cette fois par une expression chargée d'un mépris tout rabbinique: *'iwajan*⁹. Les uns et les autres tentent d'entraîner dans l'« apostasie » « ceux qui croient » aux « versets du Dieu », et mettent en Lui leur espérance. Mais cette espérance ne sera pas déçue, pourvu qu'ils tiennent bon, demeurant « forts » et « parfaits jusqu'à la mort »¹⁰.

Le signe du trou plein de feu

Comment être « forts » ? Par l'union établie grâce à la « douceur du Dieu », *ni'mata llâhi*, réunissant en un seul peuple fraternel ceux qui étaient ennemis¹¹. Par ce « lien divin », *biḥabli llâhi*, les enfants

(1) III 92-94. — (2) III 95. — (3) III 96. — (4) III 97; cf. II 125 +. Cf. infra, appendice: *La Mekke*. — (5) III 95. — (6) III 67; cf. II 140. — (7) III 95. (8) III 98. — (9) III 99. — (10) III 100-102; cf. II 132. — (11) III 103.

EXPLANATION

sent, ciel et terre, est la figure, « jardin préparé pour les prédestinés »¹.

Discours eschatologique

De l'échec actuel, l'auteur tire alors une leçon toute « évangélique ». C'est un « enseignement », *sunanun*, que ravive le spectacle même de la Terre sainte dévastée par la guerre. Il montre quel fut le « profit », *'âqibat*, de ceux qui « méprisèrent » jadis cet enseignement, « criant au mensonge »².

Or, cet enseignement donne l'« intelligence » et le « conseil » ; il indique la « Voie » aux « prédestinés »³. Le voici : « Ne prenez pas de repos afin de ne pas périr. »⁴ Jésus disait de même : « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation. »⁵

L'auteur le promet aux enfants d'Ismaël, ses disciples : « C'est vous qui "monterez" » à Jérusalem, « si vous êtes fidèles »⁶. Vingt ans plus tard, la prophétie s'accomplira par la prise de Jérusalem (638).

Écrasés mais non pas anéantis

En attendant, un « calvaire », *qarḥun*, frappe les « fidèles », comme « jadis un calvaire semblable frappa le peuple »⁷. Pour le passé, l'auteur fait peut-être allusion à toutes les épreuves qui ont frappé le peuple d'Israël, lors de la destruction du Temple en 70 ; mais sans doute rappelle-t-il le « calvaire » subi par les juifs lors de la reconstruction de ce même Temple entreprise en 363 et empêchée par le « trou de feu » et le « vent de cailloux »⁸.

Pour le présent, il désigne par le terme de « calvaire » l'échec du « retour » de 614. Le mot choisi fait référence à l'Évangile, donnant à « ces jours-là », *tilka l-'ayyâm*, le sens d'une épreuve comparable à la crucifixion du Christ, épreuve par laquelle « le Dieu discerne ceux qui sont fidèles et tire de vous des témoins », comme l'explique l'auteur aux enfants d'Ismaël. Nous pouvons sûrement donner au mot de « témoins », *ṣuhadâ'a*, toute la force du mot grec *martus*, « martyr », car Dieu « écrase », *yumahḥiṣa*, les fidèles pour leur amendement, tandis qu'il « anéantit », *yamḥaqa*, les apostats⁹. La distinction est semblable à celle que nous lisons dans le quatrième Évangile : le Père « émonde » les sarments qui portent du fruit, afin qu'ils en portent davantage, tandis qu'il « retranche » ceux qui ne portent pas de fruit¹⁰.

Dieu met ainsi à l'épreuve, avant de les reconnaître pour siens, ceux qui s'unissent pour combattre et pour prier, afin qu'ils entrent

(1) III 130-136. — (2) III 137. — (3) III 138. — (4) III 139. — (5) Mt 26 41.
(6) III 139. — (7) III 140. — (8) III 103 et 117. — (9) III 141. — (10) Jn 15 2.

I

JÉSUS

L'auteur de la sourate II se présente comme un nouveau Moïse¹ conduisant à la conquête de la Terre promise² les enfants d'Abraham et d'Ismaël, objets de l'Alliance première³.

La sourate III révèle que cette entreprise fut un échec. D'abord alliés des Perses en 614, avec eux vainqueurs des armées chrétiennes d'Héraclius, empereur de Byzance, les enfants d'Ismaël, les « sarrasins » des chroniques juives et chrétiennes, furent refoulés par leurs alliés perses eux-mêmes et frustrés de leur victoire.

L'auteur ne renonça pourtant pas à son dessein, puisant dans l'exemple de Jésus « livré »⁴, la force d'endurer ce « calvaire »⁵ sans perdre l'espérance d'un « retour » victorieux⁶.

La référence à Jésus est bien connue, mais le contexte historique en demeure incompris. C'est pourquoi elle est souvent proposée comme le fondement d'un « rapprochement » possible entre l'islam et le christianisme⁷.

Nous tenterons seulement, pour notre part, de préciser l'idée que l'auteur se fait de la Personne de Jésus, à partir des données déjà fournies par notre exégèse scientifique des sourates II et III. Sachant que, par là, nous enfreignons l'interdit en vigueur depuis les origines, selon lequel : « Il ne faut pas se hâter de prêter aux textes coraniques des significations élaborées indépendamment de l'effort prodigieux de pensée déployé par les musulmans afin de vaincre les difficultés que leurs textes sacrés peuvent présenter. »⁸

JÉSUS, FILS DE MARIE

La première de ces « difficultés » naît de la généalogie attribuée à Jésus par l'auteur de la sourate III.

(1) II 151-153. - (2) II 144-214. - (3) II 125-126. - (4) III 54. - (5) III 140. - (6) III 124-129. - (7) Cf., par exemple, Charles Ledit, *Mahomet, Israël et le Christ*, La Colombe, 1956. - (8) J. M. Abd-el-Jalil, o.f.m., *La vie de Marie selon le Coran et l'Islam*, dans Maria, études sur la Sainte Vierge, t. I, p. 189.

de la vie aux déclarations anonymes du Qoran. Vie factice, quand on réfléchit à l'absence de sens historique qui distingue la Tradition.¹ » Position radicale d'autant plus notable que Lammens persistait à accorder à la Tradition « une valeur *sui generis*, l'exégèse scientifique du Qoran étant à créer »².

L'HISTOIRE

Badr, sur la route qui conduit de Syrie à la Mekke en longeant le littoral, est actuellement une petite ville au sud-ouest de Médine. Visitée par les explorateurs modernes, elle est mentionnée par les géographes musulmans³, mais absente, comme la Mekke, de toute la cartographie antique⁴.

En outre, le récit que nous venons de rapporter contient une contradiction que Watt lui-même n'a pas hésité à souligner : « Comme les Mekkois auraient mis plus d'une semaine pour se rendre de La Mekke à Badr, Abu Sufyân doit avoir envoyé son message quelque temps à l'avance ; et pourtant les sources affirment qu'il ne l'envoya qu'après avoir entendu parler des préparatifs de Muḥammad.⁵ »

Notre exégèse nous a révélé que le nom de « Badr » n'était inscrit nulle part dans le Qoran. Comme nous l'établirons dans un prochain volume, il est absent de la sourate VIII donnée par tous les auteurs comme attestation de l'intervention des anges dans la bataille. Mais il ne figure pas non plus dans la sourate III où le complément circonstanciel *bi-badrin* est faussement interprété comme complément de lieu : « à Badr ».

Nous retrouverons un dérivé de la même racine dans notre prochain volume, en IV 6: *bidâran*, que Blachère et Masson s'ac-

(1) Notre tome I, p. XII. – (2) Ibid., p. XVI. – (3) EI, t. I, article *Badr*, p. 892, col. 2.

(4) Cf. Jean-François Salles, *Les échanges commerciaux dans le golfe arabo-persique au I^{er} millénaire avant J.-C.*, dans les Actes du Colloque de Strasbourg (24-27 juin 1987), consacré à *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, édités par Toufic Fahd, Brill, 1989, p. 67-96 ; Steven E. Sidebotham, *Ports of the Red Sea and the Arabia-India trade*, ibid., p. 195-223 ; J.-P. Rey-Coquais, *L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes*, ibid., p. 225-239 ; Benjamin Isaac, *Trade-routes to Arabia and the roman presence in the désert*, ibid., p. 241-256 ; Henry I. Macadam, *Strabo, Pliny the Elder and Ptolemy of Alexandria : three views of ancient Arabia and its peoples*, p. 289-320. Ce dernier article reproduit, p. 319 et 320 les cartes des trois Arabies, Pétrée, Déserte et Heureuse, établies d'après Ptolémée par Groom (1986). L'on y découvrira l'inévitable « Macoraba » mentionnée comme un centre important, « Metropolis or market-town », à l'emplacement de la Mekke actuelle. Nous avons montré ce qu'avait d'abusif cette identification (supra, appendice III : *La Mekke*). En revanche, l'on ne trouvera pas sur ces cartes la moindre mention de Badr. – (5) EI, I, 892.

POSTFACE

Il vous faut achever rapidement votre traduction du Coran. Aidé de votre successeur désigné, votre élève et déjà votre modeste collaborateur, frère Thomas Le Moulec, vous y arriverez... À condition, me semble-t-il, de poursuivre votre travail en partie double. Je veux dire : en vous contentant de traduire sans trop de commentaires, d'innombrables textes suffisamment éclairés par leurs sources bibliques, qu'ils reproduisent de fort près. En vous attardant au contraire sur d'autres, hélas ! moins nombreux, où votre sagacité vous fera lire les secrets de cette histoire véridique de l'islam que vos devanciers n'ont su déchiffrer et dont je n'ai, d'intuition, que soupçonné l'importance et le sens.

Vous en saurez assez, cependant, pour retrouver le chemin qui, de votre histoire critique, rejoindra l'autre, celle qu'a amplifiée, embellie mais déformée la légende qui tout de même a été transmise oralement, puis écrite par des hommes réels, dans des lieux réels et pour des convictions et des intérêts réels, créateurs d'événements historiques connus de tous. Heureusement pour votre courage, vous aurez de grands moments exaltants au cours de ce travail pour l'ordinaire fastidieux. Vous découvrirez les circonstances de la mort obscure du "*bien-aimé*" qui n'a pas connu de résurrection... Vous connaîtrez alors la raison de l'oubli subit et total où cette première époque de l'islam fut ensevelie, par ordre. Et de là vous apparaîtront, facilement je crois, les circonstances, les moments et les lieux de la naissance d'une tout autre religion, conservant le Livre grandiose des origines, mais en ayant jeté la clé.

Que Dieu bénisse votre travail, pour sa Gloire et celle de son Christ !

Georges de Nantes